

# Vadim Kozovoï

par

**Julien Gracq - Jacques Dupin  
Jean-Claude Marcadé**

*Vadim Kozovoï est mort à Paris le 22 mars 1999*

J'ai rarement été plus sensible à la barrière que les langues étrangères – le russe tout particulièrement – opposent au contact avec un poète que je ne l'ai été avec Vadim Kozovoï. Il ne vivait que pour la poésie et, pas plus que le public français ne peut accéder à travers une traduction à la poésie de Pouchkine, je ne pouvais accéder à celle d'un écrivain qui avait tout fait pour faciliter en Russie l'accès à Char, à Michaux, à Valéry. Je me souviens de longues conversations où nous tentions de cerner cet obstacle. Je retrouvais, dans la passion qu'il mettait à me convaincre de l'appartenance exclusive de Gogol à la langue russe, la même éloquence qui passe, chez Nabokov, dans ses leçons sur la littérature russe aux étudiants américains.

Mais tous les autres aspects de l'énigme toujours renaissante que représente pour nous son pays nous restaient ouverts. L'histoire de la Russie depuis 1917 particulièrement qu'il connaissait par le menu. Je lui dois d'avoir beaucoup rectifié la vue livresque que j'avais conservée *malgré tout* de la brillante, éloquente et fallacieuse Histoire de la Révolution soviétique de Trotsky. À la lumière d'une expérience vécue, tout un brouillard verbal impénétrable se dissipait, toute une phraséologie abstraite se décodait. Pendant les longues années où, toujours ressortissant soviétique, le régime lui « donnait du fil » en lui renouvelant parcimonieusement les autorisations de séjour à Paris, il me racontait les étranges conversations qu'il avait eues avec un haut responsable qui « suivait son affaire » – solide apparatchik, mais aussi lecteur séduit de Pasternak. Ces dialogues cryptiques, à double fond, n'auraient pas trop déparé un roman de Dostoïevsky.

Il lisait, sans illusion comme sans ressentiment, dans le temps à venir. Je me souviens d'un mot sur la Russie qu'il me dit en 1981, presque dès son arrivée en France : « à l'Ouest, vous ne vous rendez pas compte. C'est un pays qui a les reins brisés ». Je lui dois, pour l'avoir cru, d'avoir gagné huit ans dans la mise en perspective des échéances historiques à venir.

Juif, l'absence de la Russie restait pour lui inguérissable. Il continuait, dans Paris, qu'il peuplait de nuits blanches, à vivre à la russe. Provincial en fait depuis sept ans, je ne pus jamais le décider à me faire une visite à St Florent : prendre un train à dix heures du matin était au-dessus de ses forces. Il y avait chez lui un grand fonds de tristesse, non pourtant tout à fait résignée. Derrière un naufrage économique et politique théâtral, il voyait se fortifier et prendre corps un paramètre encore neuf dans l'histoire de la Russie : l'éveil tenace à une pensée, à une presse libre.

Sa mort m'a assombri. Rien ne remplace cette fenêtre ouverte sur un monde mal déchiffrable : nos bonnes, nos interminables conversations. Lié par des liens de famille à un grand écrivain persécuté, rescapé de cinq ans (*sic*) de déportation, une santé ruinée et toujours chancelante, un œil perdu dans un accident consécutif à la guerre, il reste pour moi une image pathétique et amie des pénalités infligées à ses ressortissants par l'avant-dernier régime d'un pays qui semble avoir été de tout temps aimé par le malheur. Pourtant rien, de cette longue suite de malheurs, n'avait pu entamer sa passion pour la poésie, qui le remettait à flot, toujours. Adieu, Vadim Kozovoï.

Julien Gracq

\*

## CONTREPOISON

« *Chêne abattu pour qu'il renaisse...* », tronc d'un arbre et d'un nom rongé par l'acide des mots. Œil clignant d'intensité, œil écrivant l'espace de son encre aléatoire – jamais ici, toujours ici – cassant la ligne pour extraire de la rupture et de l'engouffrement un rythme inassimilable, une scansion hoquetante qui emporte le burlesque, le non-sens et le péremptoire dans son déchaînement. Sans cesser de tenir le cap. De contraindre et de libérer une navigation divagante. À l'estime, à l'amitié.

Tel, je l'ai connu parmi ses poèmes. Des poèmes qui sont des précipitations, des cascades de mots et d'images poignant le cœur. Des insurrections de la langue contre la langue. Des précipités de violence abrupte, de doléances râclant le fond, de rinçages d'eaux amères et de tord-boyaux instantanément sortis du pressoir. Interpellant avec rudesse le lecteur, ou le vide de la page, ou le baïllon du prisonnier :

*«Débarrassez vous autres le passage  
Toi, raclure, à qui craches-tu au visage? Qui  
piétines-tu? Les bras que tu tords, c'est à qui?»*

Une terre accidentée, poreuse et mouvante, avec des trous, des bosses, des plaies, des effondrements soudains. Une terre jonchée d'écailles, de feuilles, de dents ébréchées. L'altercation d'un désastre qui respire et qui se creuse. Vadim Kozovoï, cinq syllabes de l'amitié, parmi les liasses d'études en perdition et les fondrières de la vie. Poèmes de la débâcle des glaces et de la désincarcération. Bornes de la dérision et de la morsure. Cordes de l'évasion tendues par la résistance du corps et la force du vent. Par la violence et le gémir du vent du nord, le noyau de silence au cœur.

Durant des mois nous avons tenté de l'atteindre, de le rejoindre, Michel Deguy et moi, Deguy le jour, moi la nuit. De lui prêter main-forte, ou main faible, pour le passage de ses poèmes en français. Rude épreuve et maigre récolte, traversée périlleuse. Ce qui était gagné comptait peu en regard de ce qui se perdait sans recours. Nous avançons, rudoyés et décortiquant, mis au défi par le vers désarticulé, les sautes de courant, le rythme frappé à la serpe et au fouet. Vadim ingurgitait des bols de thé concentré, noir comme l'encre, et la fumée de nos cigarettes amortissait les coups, la déception et l'échec. Le français ne pouvait qu'être, pour la langue de Kozovoï, une issue de secours, qui égalise et tempère, qui rabote les aspérités, qui dilue les poisons et le vertige.

Et lui même, familier, intime de notre langue... Il a traduit nos poètes, il est imprégné des siens. Il nous touche, et c'est une dette envers lui, il nous touche d'avoir touché, pénétré, traduit dans sa langue, Rimbaud, Mallarmé, Valéry, Michaux, Char, Gracq, Ponge, Deguy, Blanchot, une constellation souveraine. L'aider à se traduire en français n'était que rembourser de quelques sous notre dette. Et il aura fallu pour lui, pour nous, dans un transport d'une langue à l'autre :

se détacher pour surplomber, s'arracher pour voir, pénétrer dans les veines souteraines et les gisements des langues. Dans les plis, les plaies, les crevasses. Les glissements, les éboulements, les plongées. Pour en dégager l'énergie, la soif, l'ambiguïté essentielle.

Un effort de discrimination qui détache les nerfs éclaire les nœuds, les bifurcations, les accords. Un travail d'imprécision astreignant, ou quelque tressage inhumain...

Pour l'accompagner, l'épauler, j'ai dû forcer et disjoindre les structures de mon propre fonctionnement. Être à sa main. Me placer à son niveau de distorsion syntaxique, et de dévastation de la langue, pour reprendre le mot de Blanchot, et sans atteindre la plasticité et l'ouverture exigées...

*«N'aime pas trop la corvée comme un pauvre débile murmure à la morte mais la pierre, si tu y tiens debout, aime-la jusqu'à la tombe et sans regretter les fissures du temps. Ce qui coule nonchalant va ainsi ou par telle autre issue rattraper ce qui s'est avorté et il n'y a dans ce monde noir et blanc nul pollen misérable qui ne féconde la plus granitique patience.»*

Nous enchaînons, nous articulons. Il décroche. Il va au mot, au seul mot que selon la pratique, la pente équarrie, nous aurions écarté. Et il le pousse, le mot, à un extrême illimité, en quelque sorte à la limite dentelée du sens et du non-sens. Il fouette jusqu'au sang sa monture. Il la stimule d'une flatterie de la main, d'une poignée d'avoine amère, d'un seau d'eau pure. Soudain s'ouvre dans ce hérissément d'invectives un intervalle de douceur, un suspens de tendresse haletante.

Kozovoï étirent les mots. Les pétrit et les transforme. Les augmente et les transgresse. Dans un jeu de quilles et de railleries à l'écart des mots-valises, de la perversité de Rose Selavy ou des savoureux dérapages à la Desnos, Queneau ou Leiris. Il est ailleurs, en dessous, dans les fondations. D'une autre nature, ou posture, et plus intérieurement commandé. Plus féroce commandé. D'une exaspération qui détruit, qui soulève.

*«Le temps délire son estomac vide  
et l'homme chancelle il cherche l'avalanche  
ôtez donc l'étiquette du torse ou incandescent  
et qu'éclate enfin la fiole volcanique»*

Bousculades, pugilats, affrontements, amalgames, en cascade et cacophonie, mais qui tendent, par interpénétration des vocables et des sensations, à l'acmé d'une vision purificatrice à la fin, au-delà de la fin, dans le glissement de la trace et l'entame de la griffe. Une incohérence native, une perturbation maîtrisée, chevauchant et perturbant la lecture des poètes. Une lecture à l'arme blanche de la poésie russe et de la poésie universelle – et pour ce qui concerne notre langue, l'expérience, l'écueil, le péril de la traduction-traïson désespérément embrassée.

Cité par Maurice Blanchot, dans la postface à *Hors de la colline* : « *Entre deux points de douleur, la poésie est la voie la plus courte. Courte tellement qu'à son coup solitaire tombe décapité le temps* ». Un chemin en effet qui dans la traversée de l'espace, des frontières, des langues, des livres et des événements de la vie sera irréductiblement le plus court. Pour venir à nous ou n'aller nulle part, Kozovoï emprunte le raccourci. Il érige le court-circuit en règle de vie et d'écriture. Il n'est pas un voyageur pressé mais un arrivant qui touche, qui éclate avec la cible. D'où l'oblique – et l'ubiquité – du poème, la torche qui incendie indifféremment le château et la baraque foraine. D'où sa promptitude diagonale à déchirer le chaos, l'humour à la rescousse, comme une écharde, comme une aiguillée de venin.

*«Respirez cette bouffée de fureur. De ceux qui redoutent de haïr, elle essuie la salive anxieuse. Point ne vient celle-ci d'un trop-plein d'amour. Là se love un boa truqué».*

Grincement de nuages, litière de chiendent, vaisselle de galets, les néologismes élaboussent, les catapultages rageurs, les phrases loqueteuses et chauffées à blanc... On ne sait comment le situer, le cerner, le définir. Ni comment échapper au saccage. Rapprocher deux ingrédients hostiles, ou plusieurs, ou une multitude, n'est pas sans risque. User du court-circuit pour approfondir la langue, pour la pénétrer, la détruire – la sauver – est un appel au meurtre de soi. On invite une étincelle à danser, et l'on périt dans l'embrasement du bal. Reste un champ de ruines, mais avec lui un labour ensemencé.

Cette allure démentielle parfois, cet élan de fureur et son renversement forcent les barrières. Le poème en suspens anéantit les certitudes, les fruits conformes et les états normalisés. Il cautérise la gangrène et purifie le vent. Ce qu'il donne est inesthétique mais c'est un contrepoison. Il faut y aller voir de plus près. Le lire de plus près. Et se laisser traduire par le tranchant et la tendresse de sa langue. Devenir le raccourci de sa sensation et le court-circuit de sa voix.

**Jacques Dupin**

Deux poèmes de Vadim Kozovoï  
traduits par Jean-Claude Marcadé

SUR MA PROPRE MORT

elle ne m'a pas piétiné de ses sabots et ne m'a pas frappé d'un coffre  
dans la poitrine  
n'a pas crispé son mufler en se dissimulant derrière le rocher de  
sa trompe de fer à rage damasquinée  
n'a pas arraché de dents de son dentier d'éternité pour me les  
flanquer comme des blocs de glace dans mon cœur blême  
mais elle se dressait sous la fenêtre nu-tête en confusion et nu-pied  
le sourire errant dans l'herbette enfantine  
sans penser faire le mal mais se consumant à l'aurore de  
l'inévitable et cachée en sa petite robe rose pâle à mon  
farouche regard seulement prendre au plus vite congé  
de ce qui brûle  
et s'adresser non à la fraîcheur de ses propres jardinets mais de ceux  
plantés par on ne sait qui pour la tranquillité d'éternelle mémoire  
à laquelle grâce à Dieu elle est déjà retournée soyez-en sûr  
la fille après voir soufflé l'excessive bougie de chagrin sur  
le rebord de ma fenêtre en train de m'oublier avec deux flèches de  
[mots  
non décapés à fond par les mirettes

*(Hors de la colline)*

## JE NE DISCUTE PAS, JE DIS MERCI

Merci pour le verbe d'autrui  
sans toi j'aurais péri à jamais  
vache poétique  
merci pour tes tétines

si quelqu'un m'a hélé depuis la fenêtre voisine  
même s'il est un voisin dans les entrailles des  
cadavres entassés  
la solitude sans faille tressaille à la rencontre  
et s'incline  
si ce n'est un cygne – alors mon nuage au travers la forêt vivante

elle s'allonge comme d'oreille tétant  
ses lèvres deviennent d'une flambante de milliers de kilomètres  
longueur  
toujours en malefaim comme un gueux d'inde elle sait mieux  
que quiconque comment assouvir sa faim  
de chair et de sang mais se nourrit uniquement de lait et de beurre  
dont jusqu'au bout est refroidie  
la multiple poitrine souterraine  
où les amis entassés dans le bas de robe chair  
de la mère  
nourriront bien le nécessaire tant bien que mal

afin que lui aussi l'heure viendra entre dans leur corps de vache  
mais non d'une pièce de fer aiguisée en son bout  
et que la corde arrachée finit de se consumer  
dans encore en giclées un téton à venir

*(Hors de la colline)*

\*

Je ne parlerai pas ici de la poésie de Vadim Kozovoï qui mérite une analyse particulière et attentive car il s'agit d'une « poésie poétique », expression appliquée par Youri Tynianov à la poésie de Khlebnikov, l'opposant à la « poésie littéraire ». Vadim Kozovoï avait un sens incomparable du verbe, il avait ce que l'on appelle en russe une « culture du mot ». Le mot – le Verbum – était pour lui comme une motte compacte, faite de glèbe vivante, qu'il dynamisait et redynamisait par la place qu'il lui conférait dans la série syntaxique. On trouvera peu de vrais néologismes dans sa prose et ses vers, malgré l'impression que l'écrivain emploie des mots peu usités et le caractère hermétique de son art. En fait, le vocabulaire de Kozovoï est d'une extraordinaire densité, aucun registre ne lui est étranger, il mêle, mixe, accouple des mots extrêmement littéraires et raffinés, des vulgarismes (sans la moindre vulgarité), un lexique gonflé de sève. Ce n'est pas en vain que parmi ses auteurs préférés il y a eu Gogol, Leskov, Khlebnikov, Rémizov – tous créateurs de proses ornementales, de dialectes poétiques aux riches et inouïes sonorités, aux inventions linguistiques étincelantes. Kozovoï est des leurs comme il est, lui le traducteur en russe de la prose de Valéry, le familier de Rimbaud et de Mallarmé. Ces affinités se font voir également dans les textes que Vadim Kozovoï a écrits en français. Car il maîtrisait notre langue étonnamment. De même que pour le russe, il était à la recherche du mot juste, de la formulation resserrée la plus rythmiquement convaincante.

Nous avons travaillé ensemble à la traduction de ses scènes dramatiques drolatiques (*Sourire à trois feuilles*) où Vadim Kozovoï a laissé, encore plus qu'ailleurs, déborder, délirer, se déchaîner son imagination, sa phantasie verbale. Mais cette fureur était soumise au crible de la rigueur. Kozovoï maniait toutes sortes de dictionnaires, en particulier les analogiques, qui lui permettaient de choisir tel ou tel mot, même rare, qui convînt au complexe lexical de l'original russe. Il corrigeait perpétuellement ses manuscrits, quelquefois changeait ou supprimait ce qui paraissait un rien (une ponctuation, un article défini ou indéfini, un pluriel ou un singulier, un présent ou un passé, une préposition, etc.). Quelquefois il téléphonait parce qu'une modification dans une phrase lui était venue à l'esprit. Il faisait partie des écrivains scrupuleux, minutieux jusqu'à la manie, pointilleux pour tout ce qui avait trait à la textologie. Les textes imprimés dont il vous faisait cadeau étaient soigneusement corrigés de sa main là où il y avait des coquilles ou des erreurs. On ne constatait pas là seulement le reflet de son activité scientifique qui l'avait habitué à la probité intellectuelle lorsqu'il éditait, par exemple, le recueil de traductions de la poésie française effectuée dans les années vingt du xx<sup>e</sup> siècle par Bénédict Livchits ou, récemment, la correspondance de Boris Pasternak et du musicologue Piotr Souvtchinski. Cette quête de la justesse était aussi, et avant tout, une exigence poétique, la manifestation de l'orientation philosophique dominante de sa visée. Nous avons entrepris un dialogue sur l'art, les destinées de la Russie, Malévitch, Khlebnikov, Leskov, Rémizov, Rozanov, Heidegger... Je jette ces noms en vrac tels qu'ils me viennent à l'esprit. Les enregistrements de ces quelques séances, analogies orales – *mutatis mutandis* – de la Correspondance d'un coin à l'autre de Viatcheslav Ivanov et de Guerchenson, existent mais n'ont pas débouché sur un texte publiable. En est résulté le fragment « Discernement » (*Poésie*, 49, 1989) où Vadim Kozovoï marque

sa préférence pour des « entretiens intérieurs avec ce qu'on appelle son double ». Au fond, il était plutôt fait pour le *monologue à deux voix* que pour le dialogue, ce qui détermine pour une large part sa lyrique. Dans un de ses tout derniers livres en russe *Le Poète dans la catastrophe* on retrouve ces dialogues à la mélodie continue où se tressent ses propres pensées, les questions propres à la tradition religieuse russe, de la philosophie issue de la Grèce, de l'histoire universelle. Il y a là quelque chose de la prose étincelante, perpétuellement sur la crête métaphysique, de Vassili Rozanov que Kozovoï admirait presque inconditionnellement et qu'il défendait, lui le judéo-slave, contre ses détracteurs qui gonflaient plus que de mesure sa prétendue duplicité en particulier dans son rapport aux Juifs. Le fragment est pour ce type de création littéraire le genre naturel. C'est ce caractère de fragment, que l'auteur oppose à l'intégrité, à l'intégralité, qui est le filigrane du recueil *Le Poète dans la catastrophe* dont les chapitres, après une « préface » d'une densité de pensée étonnante, sont : « Pasternak en quête de héros », « Controverse avec Nietzsche », « Le Sphinx », « Correspondance de P. Souvtchinski et B. Pasternak (1927) », « Marina Tsvétaïéva : deux destinées de poète ».

Kozovoï écrit : « N'est-ce pas dans ce *discontinuum au-delà du style*, n'est-ce pas dans cette "pulvérisation de l'Un" (un mot de Nietzsche souvent cité par Blanchot) que se meuvent déjà, peut-être – sous n'importe quel masque de l'*artisticité* ou du *psychologisme* – aussi bien les fragments de Biély, de Rémizov, d'Éléna Gouro et les "fragments" *outré-âme* de Rozanov et, plus encore, les fragments *outré-entendement* de Khlebnikov ». Quelle intégrité, quelle intégralité, lie donc des morceaux qui paraissent au premier abord hétérogènes ? C'est l'expérience de la catastrophe, de cette expérience historique et personnelle qu'ont vécue dans leur chair Boris Pasternak et Marina Tsvétaïév, catastrophe que Kozovoï érige en catégorie quasi ontologique puisqu'elle détermine la poésie elle-même et l'« être étant » même du poète. La catastrophe appartient à l'élémentaire ontologique de la vie, elle est « la mesure propre de la vie ». Elle se caractérise par la *rupture* et la *fin*.

En défendant le penseur Nietzsche contre les appréciations négatives du dernier Pasternak, Vadim Kozovoï affirme que l'auteur du *Docteur Jivago* « ignore le catastrophisme des questions posées par Nietzsche et réduit sa pensée explosive, constamment en mouvement et luttant avec elle-même, à des réponses toutes prêtes qui se rapportent avec légèreté à un passé sans retour – et, visiblement, sans trace et sens (sauf, peut-être, les influences en art) ou bien, dans leurs pires conséquences, à l'« intempestivité » usée et sans avenir ».

Il faut dire que dans ce débat de Kozovoï avec Pasternak débattant avec Nietzsche, la lutte est inégale car les positions à partir desquelles les deux poètes se déclarent sont tout à fait polaires : Pasternak juge Nietzsche non pas du point de vue strictement philosophique comme le fait Kozovoï, qui a à sa disposition tout un arsenal d'érudition, mais du point de vue de l'expérience spirituelle de l'homme qui a connu dans son être l'abîme de la foi, pour parler comme Chestov. Et ici se confrontent encore une fois Jérusalem et Athènes. C'était parfaitement le droit de Pasternak de n'avoir pas jugé utile ou de n'avoir pas eu la possibilité de connaître « les travaux les plus récents qui dénonçaient la falsification "bestiale" de Nietzsche par les prédécesseurs du nazisme et de ses idéologues ». Finalement, peu nous importe que Pasternak ait eu une juste compréhension de Nietzsche ou non, mais il nous importe de savoir comment il le comprenait et quelle résonance cela a eu sur sa pensée créatrice. De la même façon, nous intéressons dans cette controverse la position du créateur Kozovoï autant par rapport à Pasternak



que par rapport à la pensée de Nietzsche, du Nietzsche qui a déclaré dans *Die fröhliche Wissenschaft* : « Gott ist tot ! ». Dieu n'est pas « mort », Dieu a plutôt été « tué », comme l'interprète Vadim Kozovoï, et il gît mort, tué par l'hypocrisie moraliste de ses prédicateurs. Ce n'est pas un hasard si Kozovoï cite ce passage des brouillons du *Gai Savoir* : « Si nous ne faisons pas de *la mort de Dieu* une grandiose *renonciation* de soi et une perpétuelle victoire sur soi, il nous faudra *payer pour cette perte*. »

Vadim était un solitaire, il était solitaire. Et pourtant il avait un besoin pressant de contact avec les autres. Et le cercle de ses amis et connaissances était énorme. Il me reprochait d'« être trop français » parce que je restais des semaines et des mois sans me manifester et qu'il devait perpétuellement me « relancer ». Il aurait voulu que, comme cela se faisait à Moscou, je passasse chez lui régulièrement prendre une tasse de thé, bavarder sur les questions brûlantes du « monde de l'art », faire des projets. La vie parisienne ne permettait pas ce rythme quelque peu patriarcal, dans le sens où le temps à Moscou s'étalait, s'écoulait (peut-être s'écoule encore ?) uniment autour d'un noyau fixe, foyer vers où convergeaient à partir de la fin de l'après-midi les amis, les habitués mais aussi les amis des amis...

Un trait étonnant de la personnalité de Vadim Kozovoï est que, de façon générale, il ne jugeait pas des personnes, il ne médissait jamais, même si, passionné par nature, il avait des sympathies et des antipathies déclarées. Il avait un grand respect de l'intimité des autres. En revanche, tourné de façon hypertrophiée vers sa mission poétique, il était d'une très grande sévérité à l'égard des œuvres classiques ou modernes. Peu de poètes russes trouvaient pleine grâce à ses yeux hors Khlebnikov. Il avait hérité d'une certaine élite russe intellectuelle et artistique le goût du paradoxe, le goût de manifester de façon tranchée, parfois globale et sans nuance, ses aversions littéraires ou ses admirations, le goût de démolir les idoles établies.

Trois mots, trois concepts n'ont cessé de hanter la pensée poétique de Kozovoï : le sourire, le discernement, le sphinx. Un regard nostalgique et mélancolique mais non triste sur la vie, le monde et les êtres – d'Angkor à Reims, celui d'une spiritualité qui traverse le réel. Une volonté de fer pour poursuivre, à travers le verbe, le sens de la vie, du monde et des êtres – d'être un clairvoyant. Le défi qu'oppose l'énigme de la vie, du monde et des êtres au désir d'authenticité du poète.

**Jean-Claude Marcadé**